

Documents pontificaux

Lettre de Léon XIII au Cardinal Goossens.

Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs la réponse de Sa Sainteté à l'adresse que S. Em. le cardinal-archevêque et NN. SS. les évêques lui avaient envoyée à la suite du Congrès eucharistique de Bruxelles.

LEON XIII, PAPE

Notre cher Fils, Salut et Bénédiction apostolique.

La lettre que vous et les autres Evêques présents au Congrès Eucharistique Nous avez adressée, est venue confirmer ce que la renommée Nous avait appris touchant l'issue si heureuse de cette réunion. Que les plus vives actions de grâces en soient rendues à Dieu, qui, à l'époque actuelle où Nous avons à déplorer de si nombreuses défections de la foi, vous a donné de voir une manifestation de piété comme on en vit à peine dans des temps plus heureux pour l'Eglise.

Que d'avantages pour la foi et pour la religion chrétienne ne peut-on pas attendre d'une nation qui aime et honore à ce point Celui qui, dans l'Eucharistie surtout, est la voie, la vérité et la vie des âmes ! Qu'il soit donc vivant en vous et devienne de jour en jour plus ardent, cet amour pour le Christ ; car là où est le Christ, là se trouve nécessairement tout bonheur.

Dans l'entretemps, Nous vous félicitons, vous et les autres évêques de Belgique, pour le Congrès que vous avez réuni ; et afin que les fruits en sont durables, Nous vous accordons de bien grand cœur, à vous et à vos fidèles, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 3 septembre 1898, de Notre Pontificat la vingt et unième année.

LEON XIII, PAPE

*A notre cher fils P. L., cardinal
Goossens, archevêque de Malines.*

Un Ministère d'instruction publique (1)

X.—RAISON DE CIRCONSTANCE

Voici la session provinciale qui va bientôt s'ouvrir. Le gouvernement Marchand a, en plus d'une circonstance, déclaré que, ne tenant aucun compte de l'opposition que son projet de loi portant création d'un ministère d'instruction publique a rencontrée, plus encore dans l'opinion qu'au Conseil Législatif, il ramènerait ce projet de loi devant les chambres. Le moment nous semble donc propice pour reprendre et terminer la série d'articles que nous avons publiés sous le titre ci-haut.

Nous en étions à nous demander en quoi notre enseignement catholique pêche du côté pratique. Nous avons vu qu'à bien entendre ces nécessités pratiques dans le sens chrétien, il y pourvoit pleinement en nourrissant l'intelligence de l'enfant des vérités essentielles et en formant sa volonté à la poursuite du bien. Mais prenons ce côté pratique dans le sens de la préparation indispensable à la recherche du bien-être, et voyons si l'école catholique, telle que nous l'avons dans notre province, est aussi manifestement insuffisante qu'on le dit sous ce rapport.

Ne perdons pas de vue qu'il s'agit ici de l'instruction élémentaire, car si notre enseignement secondaire est bien, de temps à autre, l'objet de critiques malveillantes, ce n'est pas à celui-là qu'on en veut pour le moment. Nous l'avons dit, c'est à la base même du système qu'on s'en prend. Quant à notre enseignement supérieur, on le laisse tranquille et on a la grâce de le croire entre bonnes mains. C'est donc l'école élémentaire qui ne répond plus, mais là, plus du tout, aux exigences du temps où nous vivons, et c'est là surtout que se fait sentir la nécessité de réformes radicales.

Pourtant, il n'est pas une école élémentaire dans notre province où l'on n'enseigne à l'enfant à lire, à écrire, à compter, à faire un peu de calcul mental, où on ne lui donne des leçons d'analyse grammaticale et même de syntaxe, de géographie, d'histoire sainte et profane, surtout de l'histoire du pays, d'astronomie élé-

(1) Voir, pour dernier article paru, Vol II, page 31.

mentaire, de dessin, et même d'agriculture, dans les campagnes. Il n'en est à peu près aucune où on ne lui inculque une connaissance au moins élémentaire de l'anglais.

Dans les centres un peu importants, nous avons, rattachées à ces écoles élémentaires, des écoles-annexes où l'enseignement est spécialisé en vue du commerce et comprend toutes les branches de connaissances dont l'acquisition est indispensable à la poursuite des opérations commerciales. Il y a quelques mois, un certain nombre de personnages officiels, de notabilités et d'hommes d'affaires assistaient, ici même, à un examen subi par les élèves de quelques-unes de ces classes spéciales. Tous sont sortis émerveillés des résultats de cet examen et déclarant qu'ils n'auraient jamais cru que des matières aussi difficiles et positives pussent être maîtrisées en aussi peu de temps par d'aussi jeunes intelligences. Pour tous ceux à qui leur bonne fortune avait permis d'assister à cette démonstration, ça été, pour ainsi dire, une leçon de choses qui les a mis à même de juger de la valeur de ces déclarations contre notre enseignement élémentaire. Or ce qui se fait ici à cet égard se fait également dans tous les centres un peu considérables, avec un succès égal ou à peu près.

Si l'on ajoute à cela l'étude du catéchisme et de tout un traité de morale sur les devoirs du chrétien, ne semble-t-il pas à nos réformateurs que voilà un ensemble de matières plus que suffisant pour des intelligences de sept à douze ans? Qu'y voudraient-ils adjoindre en fait de connaissances pratiques? car enfin ils s'agitent, ils crient, ils protestent, mais ils ne précisent rien. Faut-il, à leur gré, que l'on fasse de ces écoles des écoles industrielles et que l'élève sorte de là prêt à exercer un métier de charpentier, de forgeron ou de machiniste? Ou faut-il qu'en mettant à peine le pied hors de ces écoles élémentaires, il soit en état de rendre des points à ses devanciers en matière de construction de ponts, d'exploitations industrielles, d'applications scientifiques ou d'opérations de banque et de haute finance? Est-ce là le but de l'école élémentaire? N'est-ce pas plutôt de fournir les connaissances utiles à la masse, et de jeter la base d'un cours ultérieur, qui développera, polira et perfectionnera cette matière première?

Poser ces questions, n'est-ce pas les résoudre? On se méprend évidemment sur le rôle que doit jouer l'école élémentaire et on part de cette méprise pour lui demander de donner ce qu'elle ne peut pas donner, ce qu'elle ne doit donner que par exception. Aux yeux de tous les pédagogues d'expérience qui savent ce qu'il en coûte d'épuiser prématurément l'intelligence de l'enfant par une suractivité hors de proportion avec les nécessités de la période

de développement qu'il traverse, notre système d'éducation est admirablement gradué pour lui permettre d'atteindre les sommets de la science, sans lui demander plus d'efforts qu'il n'en peut normalement fournir. Il s'adapte merveilleusement, d'autre part, aux besoins de notre population, et s'il y a des spécialités auxquelles, faute de ressources, il ne peut pourvoir, l'initiative privée est libre de se donner pleine carrière de ce côté, à la seule condition de respecter les droits de la famille, de reconnaître la suprême direction de l'Eglise et de donner à l'une et à l'autre les garanties qu'elles ont droit d'exiger.

Il y a une chose bien propre à frapper l'esprit de l'observateur : c'est la similitude et la simultanéité de ces attaques dirigées par des catholiques contre les écoles catholiques, ici et en France. Dans ce dernier pays, alors que tout proclame hautement la supériorité de l'école congréganiste sur l'école neutre ou libre peuseuse de l'Etat, alors que les hommes les moins suspects de cléricanisme ont avoué publiquement la hideuse banqueroute de la science, reconnaissant que le grand mal des expérimentations faites par l'Etat dans cet ordre de choses a été de désassocier l'instruction de l'éducation et de demander à la première de faire ce que seule la seconde peut faire, n'a-t-on pas vu une religieuse enseignante taxer d'infériorité l'école catholique de filles, et, ne reculant même pas devant une désorganisation possible de la vie claustrale, réclamer pour nos cousines de France une formation modelée sur celle de nos voisins des Etats-Unis, un pays où, du haut en bas de l'échelle sociale, tout est organisé en vue d'une culture intensive des seuls intérêts matériels ? Cela ne prouve-t-il pas jusqu'à la dernière évidence les ravages causés par l'esprit de nouveauté, le plus dangereux auxiliaire des erreurs modernes, dans beaucoup d'âmes d'ailleurs droites et qui par état devraient être, il semble, le moins exposées à tomber dans le panneau ?

Ici de même, on voudrait consacrer l'enfant à la science, non pas celle qui parle de Dieu et mène à Dieu, mais celle qui a pour objet la recherche du bien-être matériel. Si l'on met tant d'insistance à demander que l'on bourre les programmes d'études de mille choses qui n'y sont pas nécessaires, c'est pour en éliminer et éliminer peu à peu de l'école les choses qui y sont de nécessité absolue pour la bonne formation morale de l'enfant, pour que l'école ne nous donne pas ici ce que, sous le régime du monopole de l'Etat, elle a donné en France, de l'aveu d'hommes dont le témoignage est le moins sujet à caution : de petits monstres. L'on ne veut faire de la place pour l'enseignement de telle et telle ma-

tière
gieux
temps
ou mo
laquel
propo
moins
à circ
V
sistan
réform
signifi
trouve
sanctu

Le
ment o
qui ave
ni l'écr
Au
je l'ai j
Qu
tendait
les céré
d'antiqu
trante
des bén
être cel
Où
sommei
Qu
vie, ni l
secousse
emprein
la grâce
L'A
tuaire,
dans un

tière qu'afin de laisser moins de temps pour les exercices religieux, pour l'étude de la morale chrétienne, et arriver avec le temps à supprimer les choses nécessaires au profit de choses plus ou moins utiles. Voilà le fin mot de cette agitation à la tête de laquelle nous retrouvons les gens qui, en toute circonstance, à propos de tout, s'évertuent à exclure l'influence religieuse, ou du moins à faire le moins large possible la place qu'elle doit occuper, à circonvier le plus possible le rôle qu'elle doit jouer.

Voilà, n'en doutons pas, le secret de ces récriminations persistantes contre le caractère, pas assez pratique au gré de nos réformateurs, de notre école catholique élémentaire. Voilà la signification réelle de cette formule, sous laquelle on a toujours trouvé dissimulée une tentative de la franc-maçonnerie contre le sanctuaire où grandit la génération de l'avenir.

La "Bonne souffrance"

DE M. COPPÉE

II

Le "chrétien de cœur, sinon de foi", avait-il donc totalement oublié cette foi qu'il défendait avec verve ou éloquence, et qui avait réjoui ses premières années ? Nous ne le croyons pas, ni l'écrivain de la *Bonne souffrance* non plus :

Aujourd'hui que j'ai retrouvé la foi, je me demande même si je l'ai jamais absolument perdue...

Quand, par hasard, j'entrais dans une église, le respect m'attendait sur le seuil et m'accompagnait devant l'autel. Toujours les cérémonies du culte m'émurent par leur vénérable caractère d'antiquité, leur pompe harmonieuse, leur solennelle et pénétrante poésie. Jamais je n'ai trempé mon doigt dans l'eau froide des béniétiens sans tressaillir d'un singulier frisson qui était peut-être celui du remords.

Oui, plus j'y songe, plus je crois qu'un peu de foi chrétienne sommeilla toujours au fond de mon cœur (p. 7).

Quand on a le bonheur de croire et de prier au matin de la vie, ni le temps, ni les soucis ou le tourbillon des rêves, ni les secousses des passions, n'arrachent ces souvenirs, n'effacent ces empreintes. Il en reste assez, pour qu'on en souffre et pour que, la grâce de Dieu aidant, on finisse par en revivre.

L'âme du baptisé est un temple. Qu'on expulse Dieu du sanctuaire, qu'on salisse le temple, qu'on y entasse les ruines comme dans une pauvre chapelle des champs, ou les cadavres honteux

comme au Panthéon de Paris : malgré tout, il subsiste là des murs bénits et sur ces murs des images saintes, encore que mutilées et souillées. Je songeais à cette allégorie, lorsqu'un sonnet de François Coppée, un sonnet qui date d'au moins trente ans, m'est tombé sous les yeux. Or, dans ces quatorze vers désolés, le poète comparait précisément son âme déserte de Dieu au sanctuaire vide et lamentablement profané :

Je sais une chapelle horrible et difflamée
Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu.
Depuis ce sacrilège effroyable, on a dû
La tenir pour toujours aux fidèles fermée.

Plus de croix sur l'autel, plus de cierge assidu,
Plus d'encensoir perdant son âme parfumée :
Sous les arceaux déserts une funèbre armée
De feuilles mortes court en essaim éperdue.

Ma conscience est cette église de scandales ;
Mes remords affolés bondissent sur les dalles :
Le doute, qui faisait mon orgueil, me punit.

Obstiné sans grandeur, je reste morne et sombre,
Et ne puis même plus mettre mon âme à l'ombre
Du grand geste de Christ qui plane et qui bénit.

En ce temps-là (c'était aux environs des premiers grands succès et du *Passant*), le poète souffrait de la solitude qui s'était faite en lui et du doute qui hantait sa conscience ; mais son âme était chrétienne par la sensibilité et par l'imagination, et sa prose d'aujourd'hui proteste contre ses vers d'antan. Au surplus, ses vers, de toutes les époques, protestent à leur manière contre le sonnet du temple ruineux. Je me figure qu'en écrivant les chapitres de la *Bonne souffrance*, devant son crucifix, et sous les regards du grand saint François d'Assise qui préside à son travail, le poète a entendu plus d'une fois carillonner à son oreille ses rimes du temps jadis : et il a pu se dire tout bas que ses rimes, en maint endroit, rendent un son chrétien. Jamais la vue du crucifix ne lui fut indifférente ; pas plus qu'à son malheureux forgeron, qui s'écrie en parlant à ses juges : " J'en jure... par ce crucifié !" Le divin Crucifié ouvre partout ses bras dans les poèmes de M. Coppée. Le poète, même au temps où la douleur n'avait pas encore ternaillé sa chair, savait comme d'instinct où se trouve la force qui fait supporter ou surmonter la souffrance. La leçon du Crucifix, c'est la charité patiente et héroïque ; et le poète le prouve dans son récit poignant de la *Veillée*. Irène a reconnu, dans le blessé qu'elle soigne et garde, l'Allemand qui a lâchement assassiné son fiancé : elle peut se venger, en le laissant mourir, torturé de la soif qui le brûle :

Irène alors leva vers le vieux Christ d'ivoire
Suspendu sur le mur, à la tête du lit,
Un sublime regard de martyr, et pâlit ;
Puis, l'œil toujours fixé sur le Dieu du Calvaire,
Versa le contenu du flacon dans un verre
Et délicatement fit boire le blessé.

M. Coppée raconte, en sa *Préface*, que son digne et sage confesseur lui a dit, un jour de trouble et d'inquiétude : " Priez seulement, et lisez l'Évangile " ; et qu'il lut l'Évangile " pendant des semaines et des mois " (p. 13) ; découvrant en chaque parole un jet de lumière. Mais longtemps avant cette lecture, il avait au moins une vague et respectueuse idée du livre divin. Il avait même rimé *Un Évangile*, qui ne se trouve dans aucun Paroissien et qui est tiré, non point de saint Matthieu ou de saint Luc, mais de sa fantaisie doucement chrétienne :

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth...

Et le Sauveur apprit, par son exemple, à l'apôtre, comment il faut aimer le prochain ; comment il faut l'aider, dans les plus simples rencontres ; s'agit-il même de bercer un enfant qui dort, ou de tourner un fuseau qui se repose.

Le Sauveur a enseigné des vérités plus graves ; et il nous a dicté la divine prière, qui est la vraie prière de l'Évangile : *Pater noster*. Or, cette prière voltigeait dans la mémoire du poète. De longues années avant qu'il ne la fit réciter, dans son drame, à la sœur du prêtre martyr, il l'entremêlait à ses contes ; il la murmurait, en vers, avec ses héros les plus divers ; il l'introduisait (ce qui est peu banal) jusque dans les coulisses d'un théâtre. Dans *l'Enfant de la Balle*, l'héroïne est une toute petite fille, une fleur éclose aux lieux de la rampe ; et avant de répéter son rôle enfantin, on l'entend bégayer les syllabes du Notre Père :

... Madame Armand, pieuse à sa manière,
Lui fit aussi par cœur apprendre sa prière ;
Et lorsque les acteurs se taisaient un instant,
Un fragment de *Pater* de derrière un portant
S'envolait, murmuré par une voix plaintive,
Et quelquefois ces mots : *Que votre règne arrive...*

Ailleurs, au début d'un poème dédié à sa mère, M. Coppée esquisse le portrait d'*Une sainte*, dont la sainteté consiste d'abord à souffrir et à pleurer sans bruit, comme le font je ne sais combien des personnages créés par ce joyeux fils de Paris ; ensuite à multiplier ses patenôtres :

C'est une vieille fille en cheveux blancs ; elle est
Pâle et maigre ; un antique et grossier chapelet
S'égrène, machinal, sous ses doigts à mitaines.
Sans cesse remuant ses lèvres puritaines
D'où tombent les *Pater noster* et les *Ave...*

La fantaisie du poète, où les prières chantent, où les cloches tintent, où les chapelets déroulent leur pieux cliquetis, devait entrevoir souvent la silhouette du prêtre ; comme, du reste, ses regards l'apercevaient souvent, au long des rues du quartier paisible où il habite ; en ce coin extrême du faubourg Saint-Germain, où l'on ne peut faire dix pas sans rencontrer, là un tricorne, là un rabat blanc, là une blanche cornette. Presque toute la poésie de M. Coppée est peuplée de prêtres ; il y flotte des soutanes. Dans ses récits et ses drames, on découvrirait tout un

séminaire aux physionomies et aux allures très variées ; depuis le solennel évêque-roi de *Pour la couronne*, jusqu'au tout petit vicaire de province, inventé par le peintre des *Humbles*. L'ambition de ce très modeste serviteur de Dieu — oh ! trop modeste vraiment — ce serait

D'être, non pas curé, mais seulement vicaire,
 Dans un vieil évêché de province, très loin ;
 Et d'avoir, tout au fond de la nef, dans un coin,
 Un confessionnal recherché des dévotés ;
 On recevrait des fruits glacés et des compotes.

(*Promenades, et intérieurs, XXI*)

Ce pauvre petit abbé, ou plutôt son interprète, venait, selon toute apparence, de relire *Ver-Vert*. Cet interprète, d'ordinaire si tendre à toute misère, et si miséricordieux qu'il n'a jamais " blessé même une coccinelle " (*À Banville*), invente quelque part un autre prêtre ; tel, j'espère, qu'il n'en a vu qu'à travers les champs fertiles de son imagination : il est vrai que c'est un moine, et un moine des siècles de fer. Donc, un moine de ces âges lointains ne sachant le moyen de convertir un baron très méchant que l'on croyait mort et qui s'obstine à vivre, finit par étrangler ce pénitent rebelle, à cette fin que ledit baron ne pêche plus. M. Coppée, qui appelle son confesseur : " mon père ", et qui lui dédie son livre *In Christo, patri filius*, n'ignore plus que les confesseurs du dix-neuvième siècle emploient très rarement les méthodes expéditives et trop sommaires de son *Justicier*. Mais lui-même, après avoir créé de toutes pièces un prêtre si terrible, a dû en avoir un brin de scrupule.

Il se hâte de dire que le moine, " rigide sous le froc et pareil aux fantômes ", bat sa coulpe après avoir achevé son homme : et je me figure que le poète, légèrement ému, un peu épouvanté, tombe à genoux près du *Justicier* qui se repent ; il se repent aussi,

Il joint les mains et dit : Je me confesse à Dieu,

Après tout, ce moine n'est... qu'un moine ; un cousin du *Torquemada* de V. Hugo : et probablement c'est un arrière-grand-oncle des moines de Saragosse et de la *Bénédiction* — ces vingt moines qui tiennent en échec les grenadiers de l'Empereur et

Qui sur la robe avaient la croix de laine blanche,
 Et qui, pi-és nus, le bras sanglant, hors de la manche,
 Les assommaient, à coups d'énormes crucifix.

Oh ! les terribles hommes ! Et qu'il fait bon, après ce spectacle rouge de Saragosse, aller respirer, avec M. Coppée, dans le jardin de nos Missionnaires de la rue du Bac ; où l'on voit passer d'autres prêtres qui combattent encore avec le crucifix, mais en offrant leur propre sang pour leurs meurtriers : " Aux sauvages tremblants de terreur devant des idoles menaçantes, [ce prêtre] parle d'un Dieu d'amour... Que de périls pour ce prêtre plein de douceur, qui ne peut opposer que son crucifix aux armes hideuses, levées à chaque pas sur son front !..." (*La Bonne souffrance*, p. 93-94.) Ceci console de cela.

Et
 pour aj-
 dans le
 Eugène
 provin-
 cathédra-
 vieux pr-

Il avait
 porte d'
 faude da

Oh !
 son et d'
 sequelle c-
 veux d'un
 et les my-
 mence pa-
 petite lar-
 n'insulte
 chanoine
 M. Coppée
 ses Jésuite
 un homme
 qu'un vain-
 Je n'e-
 qui défile
 C'est une
 veux blanc
 mais il hor-
 vague à l'
 compagnie
 sante — il h-

Comm-
 qu'on outr-
 aumôniers

Et puis M. Coppée a trop de bon sens, et un trop bon cœur, pour ajouter foi aux vilénies qu'on met sur le dos des moines, dans le clan affamé des fabricants de feuilletons, qui copient Eugène Sue. Il l'avoue gentiment aux lecteurs de son poème *En province*. Là-bas, là-bas, dans une vieille ville, près de la vieille cathédrale, au coin d'une vieille rue, il avait, dit-il, aperçu un vieux prêtre

En tricorne, portant son gros livre à fermoir,
Proprement recouvert d'un morceau de drop noir.

Il avait vu ce vieux prêtre, "grand et maigre", frapper à la porte d'une très vieille maison ; et là-dessus, un roman s'échafaude dans la pensée de ce Parisien qui passe et qui s'ennuie :

J'étais seul en province et m'ennuyais. L'ennui
Rend maussade et vous fait céder aux injustices ;
Et voici que déjà, sur ces faibles indices,
J'avais un roman noir et bête tout trouvé :
Une dévoté avaré, un testament couvé,
Des parents sur la paille, enfin tout-s les suites
D'une menée affreuse et sourde de jésuites.

Oh ! alors que de mystères, d'intrigues noires mêlées de poison et d'*aqua tofana* ! Jugez donc : les Jésuites avec toute la sequelle de Rodin ; c'est à faire frémir, et à faire dresser les cheveux d'un chauve ! Mais le conteur, avant de conter, s'informe ; et les mystères sombres prennent des teintes roses : cela commence par une idylle ; cela se termine par une élégie ; et une petite larme sourd au coin de l'œil du lecteur attendri. Bref, on n'insulte ni la soutane, ni le tricorne, ni les intentions du vieux chanoine ; et de Jésuites, pas plus que sur la main. Au surplus, M. Coppée, rien que par instinct d'artiste, n'aurait pas modelé ses Jésuites sur le Rodin d'Eugène Sue ; et je jurerais que, pour un homme de tant d'esprit, les Jésuites ne sont pas tout à fait ce qu'un vain peuple pense.

Je n'entreprendrai point de passer en revue tout le clergé qui défile au long de ses poèmes ou au travers de ses strophes. C'est une procession, et presque toujours une procession en cheveux blancs. M. Coppée a un faible littéraire pour les vieillards ; mais il honore ses vieux prêtres. Encore qu'il donne trop de *vague à l'âme* au vieux curé d'*Angelus*, qui s'ennuie à mourir en compagnie de son vieux fossoyeur—compagnie assez peu réjouissante—il lui accorde des vertus :

Ce juste a fait le bien, ainsi qu'il l'a prêché.

Comme son brave gars de *Mobile breton*, il ne souffre pas qu'on outrage les prêtres, surtout les vieux prêtres, les vieux aumôniers militaires, par exemple :

Quelques-uns d'entre nous se plaignent bien, tout bas,
Et sont, avec raison, mécontents qu'on ricane
De notre vieil abbé qui troussé sa soutane,
Marche à côté de nous droit au-devant du feu
Et parle à nos blessés du pays et de Dieu.

A force de fréquenter les vieux prêtres dans ses poèmes, M. Coppée avait fini par entrer, si j'ose dire, en leur conscience ; par se faire, à lui poète, une conscience, un cœur de prêtre. Le vieux curé du *Pater* — il est vieux celui-là aussi — parle en vérité le langage du pasteur catholique qui avertit, menace et console. Peu de curés, voire de moines ou de jésuites, trouveraient des accents plus évangéliques que ce vieux curé du *Pater*, dominant de son éloquence et de sa foi énergique les plaintes affolées et les blasphèmes de la sœur du prêtre otage fusillé :

... Mais à celle qui parle ainsi de se venger,
 Mon devoir est de dire un dernier mot sévère.
 Le Dieu qui pour le monde est mort sur le Calvaire,
 Le Dieu dont votre frère, humble devant l'autel,
 Célébrait chaque jour l'holocaste immortel,
 Et qu'insulte à présent votre lâche démençe,
 Est un Dieu de bonté, de pardon, de clémence.
 Votre frère, au moment de mourir, — je le crois,
 J'en suis sûr, — ne pensait qu'à Jésus sur la croix...

La plus noble figure de vieux prêtre, la plus sainte, comme aussi la plus historique, qui ait inspiré M. Coppée, c'est celle de saint Vincent de Paul ; non seulement le poète le respecte, mais il le vénère, il le comprend, il l'aime ; on dirait qu'il l'invoque, en remuant ses rimes :

Monsieur Vincent de Paul, aumônier des galères,
 Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
 Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital
 Du couvent qu'a fo dé madame de Chantal.
 Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille
 Et l'unique tableau pendu sur la muraille
 Représente une Vierge avec l'Enfant Jésus...

Et à la fin de l'histoire, le poète récompense le bon vieux Saint, en lui faisant tenir un moment l'enfant Jésus entre ses deux bras fatigués à distribuer l'aumône et à sauver les petits abandonnés. C'est gracieux et doux, comme une page des *Fioretti*.

Après la galerie des prêtres et des saints, il y aurait à visiter, chez M. Coppée, la galerie des nonnes. Les pieuses et vaillantes épouses de Jésus-Christ, le poète les honore et les admire. Bien qu'il fasse mourir de douleur une pauvre petite novice, pour avoir commis la faute de respirer une fleur dans le jardin du cloître ; et bien que la fin de sa *Prise de voile* soit ternie d'un gros nuage de doute, ses religieuses sont admirables, angéliques, en quelque siècle qu'elles vivent, à quelque ordre et monastère qu'elles appartiennent. — Elles sont superbes entre toutes, ses bénédictines du *Liseron* qui, avec des psaumes et un miracle fleuri, défendent leur couvent contre les fureurs des partisans de Jean Huss. Voyez le portrait de leur abbesse Thécla ; c'est beau comme l'antique ; je veux dire, comme la réalité ; je glisse sur le chapitre des austérités, des cilices et des veilles ; j'arrive à la science, à la charité, aux prodiges :

Goûtant la poésie et les lettres latines,
 Elle expliquait le sens des textes les moins clairs
 Au grand étonnement des lettrés et des clercs ;

Vo
 nos sol
 plaies s
 sur les
 taches
 qui par
 poète n

Dis
 nous ra
 d'à moi
 filles. E
 france,
 garde-n
 Guigno
 l'œil le
 bois pei

Mais l'abbesse était bonne encor plus que savante :
 Des pauvres elle était la très humble servante,
 Et parfois, dans la rue, embrassait un lépreux.
 Elle avait accompli des miracles nombreux :
 Un jour, au lever-Dieu, devant tous les fidèles,
 Elle avait imposé silence aux hirondelles
 Qui, dans la nef gothique, ayant fait leurs abris,
 Troublaient en ce moment l'office de l'urs cris ;
 Et sur l'ordre sorti de ses lèvres naïves,
 S'envolant aussitôt sous les vieilles ogives,
 Jusqu'au *Benedicat* les oiseaux s'étaient tus...

Voici, en regard, les religieuses de notre temps qui soignent nos soldats à l'*Ambulance* ; et dont l'exquise patience guérit les plaies saignantes, en même temps qu'elle paralyse les blasphèmes sur les lèvres les plus audacieuses. Témoin, ce grognard aux moustaches rudes, qui débute par un juron, qui siffle un air insolent, qui parle très haut un très vilain style de corps de garde. Le poète nous prédit que cela ne durera guère :

L'influence est lente, mais sûre,
 De ces servantes de leur vœu,
 Douces en touchant la blessure,
 Et douces en parlant de Dieu.

Aussi, sentant, à sa manière,
 Le charme pieux et subtil,
 Le grognard, à chaque prière,
 Dira bientôt : " Ainsi soit-il ! "

Disons *Ainsi soit-il !* et arrêtons-nous ; non toutefois sans nous rappeler qu'un jour, naguère, M. Coppée malade et plus d'à moitié converti, fut lui-même soigné par une de ces saintes filles. Et cela nous vaut le spirituel chapitre de la *Bonne souffrance*, qui a pour titre *Guignol* ; où l'on voit comment la pieuse garde-malade, sœur Séraphique, ayant eu la curiosité de regarder Guignol, fut toute scandalisée, et toute marrie d'avoir suivi de l'œil les évolutions tragiques de ce scélérat — un scélérat en bois peint.

VICTOR DELAPORTE, S. J.

(A suivre)

Le mouvement catholique

AU CANADA

De savoir que le chiffre de la natalité dans la province d'Ontario est moins élevé qu'en France, cela ne laisse pas que de désarçonner les protestants de langue anglaise, habitués à voir dans notre ancienne mère-patrie la grande pécheresse des temps modernes sous ce rapport. Aussi, sans contester les données statistiques—elles sont inattaquables—cherchent-ils à les expliquer, et comme les explications sont impossibles en dehors de l'aveu de la vraie cause morale qui produit cet état de choses, ils pataugent misérablement.

Le fonctionnaire même chargé du soin de la statistique vitale dans la province voisine, le Dr. Bryce, attribue le phénomène à des lacunes dans les déclarations de naissances. L'excuse est pauvre, assurément, si l'on songe que c'est surtout dans les villes que la diminution se fait sentir. Il faudrait en conclure que les actes de l'état civil sont plus mal tenus dans les villes que dans les campagnes, ce qui n'est pas admissible.

Mais il y a mieux. Le Dr. Bryce fait lui-même les constatations suivantes dans son rapport officiel de 1896 : "Le pourcentage de la diminution dans les villes, par comparaison avec le reste de la province, est de 1.4 à 2 pour 100. En présence d'une diminution constante de naissances dans la province en général, avec caractère plus marqué dans les villes, il sera intéressant d'établir une comparaison avec le chiffre de la natalité dans les autres pays, afin de voir si un tel état de choses existe ailleurs, et, dans l'affirmative, de rechercher quelles sont les causes de ce phénomène." Puis, procédant à cette comparaison, il arrive à la conclusion suivante : "Ce qui ressort clairement de ce tableau, c'est qu'il y a eu diminution plus ou moins marquée du chiffre de la natalité dans tous les pays d'Europe ou d'Amérique où un système de statistique vitale est établi, mais que *nulle part cette diminution n'a été aussi marquée que dans Ontario.*"

Le Dr. Bryce cherchait-il alors à expliquer comme il le fait aujourd'hui ces désolantes constatations ? Bien loin de là ; voici ce qu'il dit : "*Prenant pour établi, comme nous devons le faire dans ces remarques, que la collection des statistiques vitales, dans*

ces dern
ans, il e
produir
vince en
tous ceu
que de l

Il d
avoir pa
s'arrête

les table
avoir qu
est d'une
chiffre d
plus fail

Voic
d'il y a o

D'au
la migra
avec rais
tandis qu
du mal.

Non,
est une o
mariage,
partie la
adeptes l
rales qui
de se ref
sacrifices
qu'ils use

Le T
de son or
pour ret
vieux po
dévoués

Mme
version à
qui est u
qui paral

ces dernières années, a été au moins aussi complète qu'il y a dix ans, il est clair qu'il y a une ou plusieurs causes en opération pour produire une diminution de naissances assez grave, dans une province encore peu densément peuplée, pour appeler l'attention de tous ceux qui s'intéressent au bien-être moral, social et économique de la population."

Il discute ensuite les causes de cet état de choses et, après en avoir passé plusieurs en revue, voici la conclusion à laquelle il s'arrête : " A quelque point de vue qu'on se place pour examiner les tableaux des mariages et naissances dans Toronto, il semble n'y avoir qu'une conclusion possible, c'est que le chiffre des mariages est d'une faiblesse anormale pour une telle population, et que le chiffre des naissances qui en résultent est proportionnellement plus faible encore."

Voici donc le Dr. Bryce d'aujourd'hui réfuté par le Dr. Bryce d'il y a deux ans.

D'autres assignent pour cause à cette diminution de natalité la migration qui se fait vers le Manitoba. Mais on fait remarquer avec raison que cette migration dépeuple plutôt les campagnes, tandis que c'est dans les villes surtout qu'on constate les effets du mal.

Non, quoi qu'on fasse, il faut en revenir à la vraie cause, qui est une cause morale. Le protestantisme a relâché les liens du mariage, il a par suite désorganisé la famille et tari en grande partie la source des naissances. Le libre examen fournit à ses adeptes le moyen de se débarrasser lestement des obligations morales qui les gênent, d'écarter le devoir sans écarter la jouissance, de se refuser à propager la vie pour n'avoir pas à s'imposer des sacrifices et une augmentation de fardeau. La statistique prouve qu'ils usent largement du moyen, voilà tout.

Le T. R. P. Abbé Dom Gréa a terminé la visite des maisons de son ordre au Canada. Il a dû s'embarquer samedi, à Québec, pour retourner en France. Il emporte avec lui nos meilleurs vœux pour le succès de ses admirables travaux et de ceux des dévoués collaborateurs qu'il laisse ici derrière lui.

AUX ETATS-UNIS

Mme. Rosa Dichter, de Baltimore, une Juive, annonce sa conversion à la foi catholique, en dépit de l'opposition de son mari, qui est un Juif judaïsant. Mme. Dichter, atteinte d'une maladie qui paraissait incurable, fut admise à l'hôpital Ste. Agnès, qui est

sous la direction de Sœurs catholiques. Elle en sortit, y laissant à la fois sa maladie physique et son infirmité religieuse.

Le P. Cuddihy, de Providence, a dénoncé, l'un de ces derniers dimanches, la conduite d'une de ses paroissiennes qui va chanter, le dimanche, dans les églises protestantes de la ville. C'est bien caractéristique du catholique yankee, ce trait de mœurs. Naturellement, la jeune personne n'a pas même soupçonné qu'en agissant ainsi, elle courait volontairement un péril, elle causait du scandale et elle participait à des rites et à un culte hérétiques. Que d'autres à qui cette promiscuité ne dit rien ! N'en avons-nous pas, même parmi nous, qui se trouvent dans les mêmes conditions ? Le danger de perversion est pourtant plus grand qu'on ne pense. Il suffit, dans tous les cas, de savoir que l'acte est défendu aux catholiques.

Voici un curieux renseignement fourni par le P. Enzberger : " Le diocèse de la Nouvelle-Orléans, bien qu'il compte 105 ans d'existence, reçoit encore l'aumône de pays étrangers. Ainsi, l'année dernière, il a reçu \$495 de la Société des Missionnaires de St. Louis, en Bavière. La même société a envoyé, en 1896, une somme de 36,830 marcs, distribuée entre diverses abbayes, couvents et paroisses des Etats-Unis."

L'abbé Richard Henebry a été nommé à une chaire de langue et de littérature celtiques, à l'Université catholique de Washington.

On annonce que Mgr. Ireland doit aller à Paris en qualité de commissaire du monument Lafayette.

Un journal catholique ajoute que l'archevêque a une grande influence personnelle sur les membres du cabinet français. Nous croyons, avec le *Catholic Record*, que le compliment est d'un goût fort douteux.

Par quel procédé et grâce à quelle influence le même Mgr. Ireland a-t-il été choisi pour faire le panégyrique de Jeanne d'Arc, aux fêtes de béatification, en janvier prochain, c'est ce que se demandent nos confrères de la presse canado-américaine, et ce qu'aucun d'eux n'est encore parvenu à s'expliquer. Le fait est

qu'il y a là une énigme pour tous ceux qui ne sont pas au courant de certains dessous. Attendons-nous à une explosion d'américanisme.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Le gouvernement italien a adopté vis-à-vis de la presse catholique la plus singulière des attitudes. Presque tous les jours, un journal catholique est saisi, qui pour avoir mal parlé des Francs-maçons, qui pour avoir publié contre le gouvernement un sonnet spirituel, qui, enfin, pour avoir reproduit certains passages de l'Apocalypse et les avoir fait accompagner de commentaires rédigés il y a un siècle par un prélat italien.

Le cabinet Pelloux est réellement en proie au délire de la persécution. Il ne sait même plus éviter le ridicule.

—Une note significative de la *Croix*, sous la date du 20 septembre :

Le Saint-Père a reçu avant-hier S. G. Mgr. Niedziadkowski, récemment nommé coadjuteur de Mohilow. Son voyage *ad limina* a une haute importance : il témoigne de la liberté laissée désormais aux évêques russes de traiter directement avec le Saint-Siège.

—Il est très sérieusement question de la nomination d'un cardinal de curie français. On ignore encore à qui écherra cet honneur nouveau dont la France est en grande partie redevable au tact et à l'habileté diplomatique de M. de Navenne, chargé d'affaires de France près le Saint-Siège.

—Dimanche le 18 septembre dernier, à Castelnouve d'Asti, près Turin, village natal de Don Bosco, on a inauguré un monument élevé par souscription nationale à la mémoire de l'illustre apôtre de la charité.

—L'on croit que le prochain consistoire aura lieu à la fin de novembre ou au commencement de décembre prochain. Un certain nombre d'évêques français y seront préconisés.

—Quelques nominations ecclésiastiques :

Mgr. de Milia, évêque de Cassano all' Inio, vient d'être nommé évêque d'Ecce, en remplacement de Mgr. Zola, décédé. Mgr. di Milia a été missionnaire en France, puis curé à Londres.

Le Révérend Dom Joseph Cigliano, de l'évêché de Naples, est nommé, sur demande du cardinal Prisco, son évêque, évêque auxiliaire de ce diocèse.

FRANCE.—La campagne dreyfusiste que mènent avec une audace de jour en jour plus grande, MM. Joseph Reinach, Georges

Clémenceau, Trarieux, Yves, Guyot, Jaurès, Brisson, de Pressensé, etc., prend de plus en plus non pas les allures d'une campagne en faveur de la justice méconnue, mais bien celles d'une lutte au combat contre les catholiques et les chefs de l'armée. Le Socialisme, l'Anarchie, le Protestantisme et la Franc-maçonnerie ont carrément pris partie pour Dreyfus, et les Francs-maçons, dans une déclaration officielle après avoir signalé "le complot qui s'est noué contre la légalité et fait ouvertement appel à la force contre les défenseurs du droit," ont ouvertement dénoncé "comme artisans de ce complot les cléricaux et les césariens. . . ."

Ce double caractère—anticléricale et antimilitariste, d'aucuns disent anarchiste—de l'agitation est clairement aperçu de tous les hommes intelligents. Pour prouver cette assertion, nous citerons non pas la *Croix* et l'*Univers*, journaux religieux, mais bien le *Gaulois*, journal surtout politique :

Nous persistons cependant à penser que l'affaire Dreyfus n'est que le titre d'un drame qui comprend d'autres scènes et qui comporte d'inquiétants développements.

Il fallait un prétexte pour déclarer la guerre au soldat et au prêtre.

On a pris la révision parce qu'on l'avait sous la main et aussi parce que la discrétion forcée, le silence patriotique des militaires qui avaient jugé celui qui est encore un condamné et qui demain ne sera peut-être plus qu'un prévenu, permettait aux "intellectuels" de tout oser et de tout entreprendre.

Un incident parlementaire a porté au pouvoir l'homme marqué par le destin pour les conduire à la bataille.

M. Brisson fut, en ses jeunes années, l'adversaire résolu du soldat qu'il appelait alors "le prétorien", il est encore l'ennemi de l'Eglise et de la religion.

Le reste n'est qu'une parade pour amuser les naïfs et distraire leur attention.

D'un autre côté, M. Robert Mitchell, un ancien député de la Gironde, écrivait dans le même journal :

Les entrepreneurs de la révision ont jugé l'occasion belle pour porter à l'Eglise catholique des coups qu'ils espèrent décisifs.

Ils reprennent aujourd'hui sous un prétexte nouveau la campagne qu'ils ont menée lorsque Jules Ferry gouvernait la France et ils comptent inscrire une prochaine victoire à l'actif de cette franc-maçonnerie dont ils sont à la fois les chefs intolérants et les serviteurs dévoués.

Pendant près de vingt ans, ils ont exercé sur le gouvernement de notre pays une influence dont ils n'ont pas eu la sagesse d'user avec modération. L'article 7 fut rédigé dans les loges : c'est le Grand-Orient qui a donné le signal de la persécution religieuse.

P
-et sou
de trè
M
nistes
sous c
qui re
Il
croire
ment c
qui ré
née de
Q
et la r
met un
ordina
contre
de vue
4,000 p
sugges
Ap
voué a
teur se
croque-
suprém
Tou
du rôle
internat
Le p
M. Briss
maçons
Dieu
—L
temps, q
ses lycé
complète
général.
Dans
incontest
classique
frais par
diverses
nombre d
considéra
aux scien
sations "

Puis le calme s'est à peu près rétabli, l'apaisement s'est fait, et sous la règle pacifique de M. Méline nous avons joui d'une sorte de trêve de Dieu.

Mais voilà que la guerre recommence ; les feuilles révisionnistes engagent la lutte contre les "cléricaux" et l'on sait que sous cette appellation générale ils comprennent tous les chrétiens qui reconnaissent pour chef de leur Eglise le Souverain Pontife.

Ils retapent et révoquent le "spectre noir" que l'on devait croire définitivement remisé, s'efforcent de provoquer un mouvement d'opinion contre l'enseignement libre, poussent M. Brisson qui résiste faiblement, à conduire à bonne fin l'œuvre abandonnée de M. Jules Ferry.

Que sortira-t-il de cette violente agitation ? La guerre civile et la révolution antijuive probablement, si une main ferme ne met un terme à l'audace des Dreyfusards. Peut-être aussi l'extraordinaire attitude prise par les Francs-maçons provoquera-t-elle contre eux un sérieux mouvement d'opinion. A ce dernier point de vue, le discours prononcé à Paris par Paul Deroulède, devant 4,000 personnes qui l'ont acclamé et porté en triomphe, est très suggestif.

Après avoir dénoncé les Socialistes et les Opportunistes et voué au mépris public M. Brisson et ses collègues, le grand orateur semble avoir recueilli toutes ses forces pour lancer au sinistre croque-mort qui préside aux destinées du cabinet français, l'injure suprême... le nom de franc-maçon. Nous citons :

Toutes les hontes de l'heure actuelle ne sont que la résultante du rôle joué par Brisson, le franc-maçon, Brisson, le sectaire international (Cris de : *A bas Brisson ! Vive la France !*)

Le premier jour où le ministère a été installé avec, à sa tête, M. Brisson, ce franc-maçon plus international que tous les francs-maçons...

Dieu protège la France !

— La *Croix* faisait avec raison remarquer il y a quelque temps, qu'en dépit des immenses sacrifices que l'Etat a faits pour ses lycées et ses établissements éducationnels de tout genre, il est complètement distancé par l'Eglise au point de vue du succès général.

Dans l'enseignement secondaire moderne, les Frères tiennent incontestablement la tête et, dans l'enseignement secondaire classique, "malgré la haute valeur des professeurs formés à grands frais par l'Ecole normale supérieure, les statistiques ont montré à diverses reprises que les succès au baccalauréat, en proportion du nombre des élèves de philosophie, étaient deux fois, trois fois plus considérables dans les maisons libres que dans les lycées." Quant aux sciences, "là aussi, dit encore notre confrère, les "improvisations" catholiques ont vite vaincu l'Université et ses annexes."

— Dans un article subséquent, le grand journal catholique populaire faisait à grands traits le tableau des obstacles contre lesquels les Frères ont eu à lutter et qui n'ont pu les abattre : suppression de la lettre d'obédience et diplômes obligatoires, interdiction d'enseigner dans les écoles communales, loi du *sac-au-dos* destinée à tarir la source des vocations, droit d'abonnement, qui est en fait une véritable loi de spoliation, etc.

Toutes ces vexations ont été inutiles. "Les écoles libres créées sans cesse par la charité ne suffisent pas aux élèves" et "les maisons de commerce témoignent une prédilection marquée pour employer les enfants qui sortent de ces écoles des ignorants."

Il paraît qu'en désespoir de cause les sectaires machinent de nouvelles expulsions. Ce serait un moyen radical d'en finir avec les bons Frères, mais il y a gros à parier que cette suprême tentative de leurs ennemis n'aura pas plus de succès que les précédentes.

— Pendant que nous en sommes sur cette question d'éducation, disons que les catholiques français ont admirablement secondé les efforts de leur clergé séculier et régulier. Au récent congrès de Saint-Brieuc, il a été prouvé que dans le seul département des Côtes-du-Nord et pour les écoles primaires seules, ils ont, en l'espace de quelques années à peine, fourni un capital de 2,500,000 francs et qu'ils donnent annuellement pour cette fin la somme de 300,000 francs. "Multipliez, dit la *Croix*, ces sommes par 100 et vous serez au-dessous de la réalité en France, car combien d'aumônes restent cachées !"

Ce sont des faits et des chiffres comme ceux-là qui nous font avoir en l'avenir de notre ancienne mère-patrie une inébranlable confiance.

— Il y a eu dans les derniers jours de septembre, à Rodez, un congrès de Tertiaires franciscains qui a été du plus vif intérêt et qui a eu une grande portée, parce que le Tiers-Ordre y a été, selon le désir de Léon XIII, considéré comme le grand instrument de la réforme sociale.

Nous ferons certainement plaisir à nos lecteurs en leur rappelant à ce sujet les paroles qu'un sénateur catholique de Belgique adressait récemment aux socialistes de son pays :

Lorsque, à une époque qui avait beaucoup d'analogie avec la nôtre, où la soif des jouissances s'étendait, où l'égoïsme sévissait dans toutes les classes, lorsque François d'Assise voulut réformer la Société, il n'aspira pas à la suprématie politique, il n'attendit pas qu'il fut arrivé à la Chambre d'alors, comme on le dit à mes côtés....

sirs.
dit d
vret

chré
Ordre
à la

sisé,
que
beau
lorsq
aux
de l'
vres,
sacri
irez,
jeter
gout
vous
croir

que

folie
expir
le m
le m

tiati
jard
trois
œuvr
bliqu

1
sente
Dunk
natio

nies
toliq
évêq
Espr
Briey
prése

Loire

Il était jeune, il était beau, il était fortuné, il aimait les plaisirs. Il se dépoilla de tout, il se revêtit de bure et, comme il le dit dans son langage d'une poésie sublime il épousa "dame Pauvreté".

Les sages du temps le traitèrent de fou ! Mais des milliers de chrétiens imitèrent son exemple, et c'est alors que fut fondé cet Ordre admirable, encore florissant aujourd'hui, et qui, obéissant à la voix du Pape, s'apprête à sauver une seconde fois le monde !

Messieurs de la Gauche, lorsque vous imitez François d'Assise, lorsque vous ferez l'application à vous-mêmes des théories que vous prêchez en paroles aux autres, lorsque vous ôtez vos beaux habits pour les échanger contre des vêtements de bure, lorsque vous irez dans les ateliers peiner à côté de ces ouvriers auxquels vous déclarez qu'ils forment la seule portion respectable de l'humanité, lorsque vous distribuerez tous vos biens aux pauvres, lorsque surtout, aux heures de trouble, où la grandeur du sacrifice pèsera trop lourdement sur votre faible humanité, vous irez, comme François d'Assise, par une froide nuit d'hiver, vous jeter dans un buisson, accrochant à chacune de ses épines une goutte de votre sang, pour que l'intensité de vos peines physiques vous fasse oublier vos angoisses morales, alors peut-être on vous croira. Mais il faudrait auparavant croire vous-mêmes ?

Et l'orateur répondait à l'un de ses adversaires qui objectait que c'était là de la folie, par cette superbe déclaration :

C'est de la folie, dites-vous. Eh oui, c'est de la folie ! C'est la folie de la croix, enseignée du haut du Calvaire par le Christ expirant. C'est la folie de tous les saints, c'est elle qui a sauvé le monde, c'est elle qui l'a civilisé ! Et le jour où l'on verra sa fin, le monde sera perdu.

—Dimanche le 25 septembre a eu lieu à Nancy, grâce à l'initiative de la *Croix de l'Est*, un important congrès de l'*Œuvre des jardins ouvriers*. Les questions à étudier étaient réparties entre trois commissions : 1o organisation ; 2o rapports avec les autres œuvres d'Assistance privée ; 3o rapports avec l'Assistance publique.

Les séances ont été très suivies. Parmi les notabilités présentes, notons MM. Gervaise et Brice, députés ; le Dr Lancry, de Dunkerque ; M. Dombay-Schmitt, du Conseil directeur du parti national de la démocratie chrétienne.

—A Troyes, le 21 septembre, a eu lieu au milieu de cérémonies grandioses, le sacre de Mgr. Simon, le nouveau vicaire apostolique du Fleuve Orange. Plus de trois cents prêtres et cinq évêques : NN. SS. Le Roy, supérieur général des Pères du Saint-Esprit ; Berthet, évêque de Gap ; Chapon, évêque de Nice ; de Briey, évêque de Meaux, et de Pélacot, évêque de Troyes, étaient présents.

—Les 18 et 19 septembre dernier, on a inauguré à Jargeau, Loiret, une statue de Jeanne d'Arc par Lanson. Trois évêques

étaient présents. Mgr. Touchet, évêque d'Orléans, un grand orateur. a prononcé un magnifique discours en l'honneur de l'héroïne de Domrémy.

— Hier, 9 octobre, a dû avoir lieu à Montmartre l'assemblée générale constitutive de l'*Union catholique des employés de chemin de fer*. Nous reparlerons de cette importante réunion dès que les journaux de France en donnant le compte-rendu nous seront parvenus.

ALLEMAGNE.—*The Review*, une revue catholique publiée à Saint-Louis, Missouri, sous la direction de M. Arthur Preuss, un Allemand, dit dans sa dernière livraison à propos des lettres de Léon XIII et du cardinal Langénieux que nous avons déjà citées :

Les journaux français font beaucoup de bruit à ce sujet, nous ne savons pourquoi. L'empereur Guillaume n'a certainement jamais eu l'intention de dépouiller la France de son antique privilège.

Si Guillaume II n'a jamais eu cette intention, ce que nous n'admettons pas, d'autres l'ont certainement eue, qui sont des amis de M. Preuss. Lisez plutôt cet extrait de la *Germania*, l'une des plus importantes parmi les feuilles catholiques d'Allemagne :

« On conçoit, disait la *Germania* du 13 septembre, que les journaux français entonnent des chants d'allégresse au sujet de la Lettre du Saint-Père traitant la France avec une bienveillance imméritée. Nous ne sommes pas jaloux de la satisfaction que leur procure « le brillant succès de la démarche du cardinal Langénieux. » Cela ne nous nuit en rien et leur fait plaisir. Mais nous ne conseillerons pas à nos chers voisins d'expérimenter sur des établissements allemands la valeur juridique et les effets pratiques de leur protection. Ils risquent d'être mal reçus, car les catholiques allemands cherchent la protection dont ils ont besoin pour leurs œuvres en Orient, non pas sous le drapeau tricolore français, mais sous le glorieux étendard allemand. »

Voilà qui prouve très clairement, n'est-ce pas ? qu'il existe en Allemagne un courant d'opinion hostile au protectorat français. Que cette opinion soit partagée par l'empereur Guillaume une foule de faits qui ont été très bien exposés dans la *Revue des Deux mondes* du 1er septembre, et notamment la tentative à laquelle ne furent pas étrangères les autorités allemandes, de création d'une ambassade turque près le Saint-Siège, ce qui aurait amené par contre-coup, l'établissement d'une nonciature à Constantinople et la suppression virtuelle du protectorat français. Le démontrent amplement.

Remarquons, en passant, que le ton de la *Germania* n'est pas très respectueux pour Léon XIII.

—
catholi
tant qu
dans le
Il s
tinée à
de lui a
ne peut

« S
voir les
union d
tine, Sa
Gustave

Les
faveur d
qu'il y a

Ajo
sation (

l'Alsace.
—M
temps, a
Wurtem

ANG
cours de
nos croy
qué, mai
journaux
d'une p
l'Associa

L'As
toute la
Brav
—D'

la Croix,
la contro
les choses
lisme de
rapproch
liam Ven
bre des C
et se prop
mesures c
nes. D'un

—Les prétentions de Guillaume II au titre de protecteur des catholiques allemands en Orient ne l'empêchent pas d'aider autant qu'il le peut à la propagande luthérienne en Allemagne et dans le reste du monde.

Il s'est fait le protecteur de la *Société Gustave-Adolphe*, destinée à combattre le catholicisme dans tous les pays et il vient de lui adresser le télégramme suivant que notre ami de la *Review* ne peut s'empêcher de qualifier de "most amazing message" :

"Sa Majesté l'empereur et roi s'est réjoui du cœur de recevoir les si aimables salutations et les vœux fidèles de la 51^e réunion de la Société Gustave-Adolphe pour son voyage en Palestine. Sa Majesté la remercie vivement et désire pour la cause de Gustave-Adolphe une toujours plus large expansion."

Les catholiques allemands sont furieux de cette démarche en faveur d'une société qui leur fait une guerre acharnée. On avouera qu'il y a de quoi.

Ajoutons que l'empereur poursuit activement la protestantisation (pardon! pour cet horrible mot) de la Pologne et de l'Alsace.

—M. l'abbé Linsenmann, dont nous avons il y a quelque temps, annoncé la nomination au siège épiscopal de Rottenburg, Wurtemberg, est décédé avant sa consécration épiscopale.

ANGLETERRE.—Il fallait bien s'attendre à ce que, dans le cours de la controverse actuelle sur la confession, entre Anglicans, nos croyances fussent grossièrement insultées. Cela n'a pas manqué, mais les catholiques ont été prompts à la riposte dans les journaux et ailleurs, et le dernier courrier nous apporte le texte d'une protestation officielle émanant du bureau de direction de l'Association catholique de Birmingham.

L'Association a décidé de faire publier sa protestation dans toute la presse anglaise.

Bravo!

—D'après M. de Bernhardt, correspondant londonien de la *Croix*, les Antiritualistes devraient finir par l'emporter dans la controverse actuelle. Un fait certain en tous cas, c'est que les choses s'enveniment de plus en plus. La question du ritualisme deviendra vraisemblablement et dans un avenir assez rapproché une question politique de grande importance. Sir William Vernon Harcourt, le leader du parti libéral à la Chambre des Communes, a carrément pris parti contre les Ritualistes et se propose, paraît-il, de demander au Parlement l'adoption de mesures coercitives afin de faire disparaître les coutumes romaines. D'un autre côté, Lord Halifax, président de l'*English Church*

Union, a publiquement nié à tout pouvoir temporel quelconque le droit d'intervention dans les affaires de l'église anglicane. Un député irlandais célèbre, M. Timothy M. Healy si notre mémoire ne nous fait pas défaut, a de son côté déclaré que nous devons nous attendre à une immense agitation en Angleterre, au cri de *No popery!*

Nous souhaitons de tout cœur que ces violentes controverses finissent par ouvrir les yeux aux gens de bonne foi égarés dans *l'Etablissement anglican*.

—On a récemment érigé à Whitby, Angleterre, un monument en l'honneur de Caedmon, le premier poète anglais qui se convertit au Christianisme. Caedmon fut l'ami de sainte Hilda, l'abbesse.

Les fêtes de ces derniers jours ont été présidées par M. Alfred Austin, poète-lauréat d'Angleterre.

BELGIQUE.—La *Ligue démocratique belge*, la plus importante probablement des organisations démocratiques chrétiennes de l'univers (elle compte 100,000 membres), a tenu à Liège à la fin de septembre dernier, son septième congrès annuel. L'on remarquait parmi les hommes illustres présents : Mgr. Doutreloux, évêque de Liège, qui fut réellement l'âme du congrès ; M. Arthur Verhaegen, président de la *Ligue* ; MM. Janssens, Huyshauer, Helleputte, Carton de Wiart, de Guchtenaere, députés au parlement belge ; l'abbé Pottier, le célèbre théologien ; le chanoine Winterer, de Mulhouse, l'auteur universellement connu d'un ouvrage célèbre sur le socialisme contemporain ; Mme Craiford, de Londres ; le docteur Ariens, un hollandais ; MM. Levie et Mabilbe, les grands orateurs populaires, etc.

Dans les deux grands discours qu'il a prononcés à l'ouverture et à la clôture du congrès, M. Verhaegen a précisé le rôle que désire jouer et l'esprit qui anime la *Ligue démocratique*. Dans son discours d'ouverture, tout d'abord, il s'écriait :

... Catholiques, nous n'avons à craindre ni les découvertes de la science, ni les phases de l'évolution.

La lumière, c'est de chez nous qu'elle vient, nous la demandons, nous la voulons tout entière, assurés qu'elle est fille du ciel et qu'elle mènera le peuple à Dieu. Nous ne sommes que d'humbles soldats de l'armée catholique, mais le sang qui coule dans nos veines est celui des martyrs, des saints, des croisés, des civilisateurs qui, la croix à la main, l'espérance au cœur, l'amour de Dieu dans l'âme, ont aboli l'esclavage, relevé la femme, supprimé le servage, uni les artisans dans les corporations et prêché à travers les passions humaines la grande loi du Christ : "Aimez-vous les uns les autres."

Oui, c'est là une force, et une force considérable.

Ce que nous voulons à la ligue démocratique belge, c'est la paix sociale et, pour y arriver, l'union féconde de tous les catholiques, groupés ou isolés, union fondée sur le respect des droits de tous et sur la pratique, par tous, de leurs devoirs.

Dans son discours de clôture, il a de nouveau affirmé que le but de la Ligue est la poursuite du progrès matériel et moral et " par là, a-t-il dit, la Ligue continuera à marquer dignement la place éminente qu'elle se doit d'occuper dans le parti catholique, car nous ne voulons rien supprimer, nous voulons consolider."

L'étude du vaste programme du congrès a été confiée à quatre sections différentes : Repos du dimanche ; Alcoolisme ; Loi scolaire ; Travail des adultes, des femmes, des jeunes filles, des enfants et des adolescents.

En ce qui concerne le repos du dimanche, l'un des rapporteurs, M. Gabriels, en est arrivé aux conclusions suivantes :

Que le repos journalier est insuffisant pour rétablir la fatigue corporelle ;

Que d'un autre côté, les jours de repos et de fête qui reviennent régulièrement, favorisent considérablement l'entretien de la propreté du corps et des habitations.

Le travail du dimanche détruit la vie de famille, favorise l'abus des boissons alcooliques, empêche l'ouvrier de soigner ses intérêts spirituels.

Le Congrès appelle au secours l'intervention modérée de la loi, l'initiative privée ne suffisant pas à assurer le respect du dimanche.

La section qui avait à s'occuper de la loi scolaire a demandé la personification civile aux comités scolaires des écoles libres et la participation de ces écoles aux subsides de l'Etat.

Au point de vue de l'alcoolisme, le congrès, après avoir entendu M. l'abbé Vaslet qui a prouvé que l'alcool n'est pas utile à l'ouvrier ; qu'il n'est pas favorable au point de vue du travail ; que l'industrie de la fabrication n'est pas favorable à la classe ouvrière, et M. le Dr. Van Coillie, qui a prouvé que l'alcool est dangereux au triple point de vue hygiénique, économique et industriel, a émis le vœu de voir prendre les mesures nécessaires pour réprimer l'abus de l'alcool dans les ateliers et au dehors, afin d'éviter les dangers auxquels cet abus expose le travailleur.

La question du travail des femmes dans les usines a particulièrement occupé les congressistes. Ils ont adopté une série de vœux tendant à la réalisation progressive de cet idéal si désirable au double point de vue de la morale et du bien-être : " L'homme à l'usine et la femme au foyer."

Notons, pour terminer, que la *Ligue démocratique* a explici-

tement adhérent à la dernière encyclique de Léon XIII aux Italiens.

—Le Souverain Pontife vient d'adresser à Son Eminence le cardinal Goossens, une lettre des plus élogieuses pour ce beau pays de Belgique. Nous la publions en tête de notre présente livraison.

CHINE.—L'un de nos confrères de France publie une lettre de M. Guilloux, procureur des Lazaristes à Tientsin. Cette lettre, datée du 2^e juillet dernier, a été adressée à l'un des neveux du vénérable missionnaire et donne sur les perspectives générales de conversion de la Chine et sur l'état actuel du Catholicisme dans le district de Tientsin de très intéressants détails. Nous en faisons de larges extraits :

Les puissances européennes s'efforcent de prendre chacune quelque bon morceau de ce vaste empire, qui a, en effet, de la peine à conserver son intégrité et son unité. Mais nous autres, nous voulons nous emparer du pays tout entier; nous l'attaquons au cœur même, et nous ne désespérons pas de faire cette conquête. Les différents événements qui ont le plus ébranlé la Chine, comme la guerre avec le Japon, la prise de Kiao-tcheou par les Allemands, etc., ont du même coup plus ou moins ébranlé l'orgueil et les superstitions des Chinois. De là des larges brèches dans le rempart qui s'opposait à la propagation du christianisme. Aussi, malgré des troubles ici et là, remarque-t-on un mouvement beaucoup plus accentué dans l'œuvre des conversions.

Pour notre compte, dans le district de Tientsin, où les baptêmes d'infidèles avaient été fort peu nombreux à la suite des massacres de 1870, nous avons le bonheur de constater un progrès immense, surtout cette année. Déjà pour l'exercice 1897-1898, nous avons presque atteint le chiffre de 300 baptêmes d'adultes; pour l'exercice 1898-1899, nous avons tout lieu d'en espérer près de 500; car nous avons en ce moment près de 1000 catéchumènes que nous allons nous efforcer d'instruire. De tous côtés, il faut envoyer des catéchistes prédicateurs et nous avons beaucoup de peine à satisfaire à toutes les demandes.

M. Guilloux termine sa lettre par cette consolante parole :

Dieu à ses vœux, et l'heure de la grâce et de la miséricorde va peut-être bientôt sonner pour cette pauvre Chine, plongée depuis des siècles dans les ombres de la mort.

Dieu veuille que ce vaste empire s'enrôle bientôt sous les plis du drapeau du Christ! C'est de toutes les réformes celle qu'il lui faut souhaiter avec le plus d'ardeur.

JAPON.—Lorsque, nous arrachant à la contemplation du triste spectacle des lâchetés et des hontes de la politique contemporaine, nous levons la tête " vers les grands espaces de lumière où, affranchi des brouillards qui l'oppriment, l'œil humain recon-

quie
mon
figu
et de
tions
jusqu

Chris
respe
les as
lépre
rible

Japon
jours
d'un
épouv

qui le
femm
chacu
ronge
après

Il
ainsi
Nul n
de leu

T
chrétie
bie et
çais no
kaoma
nes mi

Ce
de pest
ble plu
heures
lente;
dans u
pleines
de solei
ment, e
guère...

All
vous q

quiert sa vision," lorsque nous passons en revue les sommets du monde moral, sur les plus hautes cimes nous apparaît l'angélique figure des douces religieuses qui immolent au service du Christ et de leurs semblables tous les désirs, toutes les légitimes aspirations de leur cœur et de leur intelligence. Devant elle s'incline jusqu'à la passion antireligieuse.

Elles sont admirables partout, les humbles servantes du Christ, mais nulle part elles ne nous paraissent mériter plus le respect et, tranchons le mot, la vénération des hommes que dans les asiles où elles se confinent volontairement afin de soigner les lépreux. C'est à la mort qu'elles marchent alors, à la mort horrible dont l'effrayant spectacle fait frissonner tout être humain. Ecoutez plutôt ces paroles de M. de Kerval :

Là-bas, dans l'Extrême-Orient, aux Indes, en Birmanie, au Japon, il est des malheureux qu'une incroyable maladie, de nos jours comme au moyen âge, met au ban de la société, des " parias " d'un nouveau genre dont les plus intrépides s'éloignent avec épouvante. Ce sont les lépreux.

Approchez, du moins par la pensée, des huttes, des villages qui leur servent de refuges. Ils sont là des centaines : hommes, femmes, enfants, vieillards. La pourriture a élu domicile dans chacun d'eux, creusant leur chair de trous atroces et immondes, rongant jusqu'à complète disparition tous leurs membres les uns après les autres.

Ils naissent là, faisant souche d'autres lépreux, et meurent ainsi dans la souffrance perpétuelle, dans l'abjection et l'horreur. Nul ne les approche ; à des lieues de distance le passant s'écarte de leur grouillement.

Toutes ces horreurs n'ont pu faire reculer nos religieuses chrétiennes, dignes émules de leurs frères de Molokai, de la Colombie et d'ailleurs. Tout dernièrement encore, les journaux français nous annonçaient le départ pour Rangoon (Birmanie) et Nakaomaru (diocèse de Nagasaki, Japon) d'un essaim de Franciscaines missionnaires de Marie.

Ce qui les attend là, dit encore M. de Kerval, dans ces foyers de pestilence, sur cette terre de mort où le fléau de la lèpre semble plus implacable qu'ailleurs, c'est le martyre de toutes les heures ; c'est l'agonie immédiatement commencée et affreusement lente ; c'est, sans doute, une mort relativement prochaine. Car, dans un an, six mois peut-être, celles qui arrivent aujourd'hui pleines de santé, de force et de jeunesse, pour apporter un rayon de soleil et de joie dans l'âme des désespérés, seront probablement, elles aussi, lépreuses. La contagion, en effet, ne pardonne guère... D'autres les remplaceront.

Allons ! messieurs les adeptes de la morale indépendante, vous qui ne trouvez pas assez modernes, assez fin de siècle les

doctrines et la morale chrétiennes, montrez-nous dans vos rangs de pareils exemples de dévouement, de don de soi !

ANNAM.—C'est une page désolante que celle qu'écrivait au mois d'août dernier un missionnaire français de l'Annam et dont nous reproduisons ci-dessous les parties principales. Les événements qu'elle raconte jettent sur certaines profondeurs de l'âme humaine un jour inquiétant et il est bien malheureux d'avoir à constater les ignominies dont peuvent se rendre coupables des hommes dont le front a été marqué du signe du baptême et qui appartiennent à notre race chevaleresque entre toutes.

Nous citons :

... Le vent de la persécution souffle avec fureur dans la partie nord de la mission. A mon arrivée, j'y ai trouvé près de 3000 apostats parmi les 4000 néophytes convertis cette année. Tout de suite, on s'est mis à la besogne. Mais que peuvent deux pauvres missionnaires quand ils ont contre eux, et le gouvernement français et le gouvernement annamite ?

Ces messieurs de France qui sont ici pour protéger et missionnaires et chrétiens suivent une ligne de conduite tout à fait opposée. Ils ne désirent qu'une chose : contrarier en tout le missionnaire et le forcer à quitter la place. Notre présence ici les gêne, car ils craignent que nous ne dévoilions à l'opinion publique et leur rapacité et leurs turpitudes. Les malheureux !

Ignorent-ils donc que sans les missionnaires qui, malgré eux, conservent encore sur les populations chrétiennes et même païennes une influence assez considérable, l'Annam tout entier serait bientôt en feu ? Dans plusieurs endroits et notamment dans le Quang Binh, des bruits de guerre circulent continuellement.

La population est terrifiée, et bon nombre de maisons riches, pour parer à toute éventualité, ont déjà enterré dans leurs jardins leurs trésors. Malgré tout ce que nous pouvons leur dire, nos chrétiens ne sont pas rassurés.

Quoi qu'il leur advienne, à la grâce de Dieu, nous aurons fait notre devoir.

Parmi les 3000 apostats, quelques-uns nous sont revenus. Un plus grand nombre, pour ne pas dire tous, n'attendent que le moment favorable pour faire leur soumission. Mais ils n'osent pas encore. Revenir à la vraie religion, en effet, c'est pour eux l'exil ; et pour leurs familles, la ruine et la mort.

Sans doute, le crime de ces convertis de quelques mois est énorme, mais n'est-il pas amoindri quelque peu par le mode de persécution employé par les fonctionnaires français et annamites ? Condamner à l'amende des gens qui récitent des prières, donner la bastonnade aux enfants au-dessus de 4 ans et faire subir la cage et la prison aux adultes qui se convertissent, à ceux qui ne veulent pas apostasier, n'est-ce pas inique ?

C'est pourtant ce qui se passe actuellement en Annam, sous l'œil et la protection des fonctionnaires français. Quand cela finira-t-il ? Je l'ignore. Nous comptons seulement sur la miséricorde divine....

La conduite des fonctionnaires français n'est pas seulement indigne au simple point de vue humain, elle est de plus absolument sottise au point de vue politique, car l'identité des intérêts catholiques et français à l'étranger a été proclamée par tous les hommes intelligents, à quelque parti qu'ils appartenissent et quelle que fût dans leur pays leur attitude à l'endroit de la question religieuse. Gambetta lui-même qui avait, dans son célèbre discours de Romans, lancé le fameux cri de guerre : *Le cléricalisme voilà l'ennemi*, avait pris pour axiome directeur de sa politique extérieure cette autre parole célèbre : *L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation !*

AUSTRALIE.—On annonce la mort à Glen Innes, Nouvelles-Galles du Sud, de l'abbé Flanagan, l'un des pionniers du catholicisme dans cette lointaine colonie. L'abbé Flanagan est décédé à l'âge de 85 ans, après une vie tout entière consacrée au service de Dieu et de ses frères, au milieu des innombrables difficultés du ministère dans un pays neuf. Il jouissait là-bas de l'estime de tous—catholiques et protestants—et on ne l'y appelait que le "dear old Dean."

—A noter encore la mort, au couvent de Lithgow, Nouvelles-Galles du Sud, de la mère Walsh, supérieure générale des Sœurs de S. Joseph en Australie. Elle occupait ce poste depuis quatorze ans. Elle était Irlandaise d'origine, comme le vénérable abbé Flanagan.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE.—Mercredi le 12 octobre courant, aura lieu la remise officielle des pouvoirs présidentiels au général Rocca, élu pour sept ans président de la République argentine.

Le général Rocca passe pour très habile, mais il est l'élu des sectes et l'on peut s'attendre, pendant les années de sa présidence, à de nouvelles attaques contre les catholiques, en matière d'éducation surtout. Ces attaques seront d'autant plus dangereuses que le général Rocca et ses amis n'ont pas en face d'eux de parti catholique organisé. Par contre, la Franc-maçonnerie est très puissante dans ce pays et tout aussi malfaisante qu'ailleurs.

EQUATEUR.—Nous avons à maintes reprises et tout récemment encore flétri la conduite des libéraux équatoriens qui ont couvert leur pays de honte et atrocement persécuté les catholiques. Une lettre de l'Equateur publiée par la *Croix* nous donne un tableau d'ensemble de la persécution anticléricale. Nous en faisons de larges extraits :

"Nous avons mangé les hosties, les autels ont été profanés, et qu'en avons-nous retiré ?" disait il y a quelques temps un

journaliste équatorien, salarié par M. Eloi Alfaro. Preuve évidente que cet écrivain ainsi que tous ses congénères libéraux du pays et Alfaro lui-même ont poursuivi depuis longtemps un idéal politique si vague qu'eux-mêmes ne savent pas en quoi il consiste, mais, par contre, si pervers et si sanguinaire, que, pour réaliser leurs desseins abominables, ils en sont arrivés jusqu'à s'attaquer à Dieu, dans la majesté de ses temples. En effet, ils ont profané la sainteté du sanctuaire, brisé les tabernacles et, dans l'ivresse de leur fureur sacrilège, ils ont bu dans les vases sacrés et foulé aux pieds les Saintes Espèces.

De là, cette question stupéfiante, après la perpétration de leur crime : "Nous avons mangé les hosties, les autels ont été profanés, et qu'en avons-nous retiré ?"

La lutte du libéralisme équatorien contre l'ordre établi, commença en 1875 avec l'assassinat en plein jour et à la face du monde du "grand" Américain qu'était Garcia Moreno. A partir du jour où cet illustre homme d'Etat tomba mourant et couvert de son sang sur les dalles de son palais, les "quelques" libéraux de l'Equateur combattirent à outrance pour s'emparer du pouvoir : ils n'y ont que trop bien réussi. Et maintenant qu'en leur nom et au nom de leur parti, un pauvre idiot dirige d'une main inhabile les destinées de la patrie de Garcia, la mise en pratique du libéralisme a converti l'Equateur en une mare de sang, et de ceux qui détiennent le pouvoir, il en a fait des lâches oppresseurs de la République.

Pour ruiner notre patrie, Alfaro a déclaré une guerre ouverte à Dieu ; il a persécuté, mis à mort, envoyé en exil, assassiné d'illustres membres du clergé ; il a traqué sans trêve ni merci les catholiques, dévasté de riches propriétés, tiré de leurs prisons des hommes sans aveu pour leur substituer les gens de bien, pour qui cette réclusion est un supplice de tous les instants ; fait mettre à mort des écrivains catholiques, pour avoir soutenu avec courage, par la voie de la presse, les droits imprescriptibles de la justice et de la vérité, fait le vide dans les foyers en obligeant les pères et les fils d'aller manger le pain amer de l'exil en de lointains rivages.

Ce monstre à face humaine s'est toujours efforcé de ternir l'honneur des catholiques, et voilà pourquoi de nos jours, par le moyen d'écrivains à ses gages, il a fait publier une "lettre" censée écrite au nom des catholiques, et adressée par eux à Don Carlos de Bourbon.

Voilà, étalé à la face du monde, le nouveau crime des libéraux équatoriens ; voilà la hideuse origine de cette "lettre", inventée à seule fin de flétrir la réputation de leurs adversaires, les non-libéraux."

Voilà donc ce qu'a fait de la patrie de Garcia Moreno ce libéralisme contre lequel l'illustre homme d'état a lutté pendant toute sa vie. Quelle plus éclatante démonstration pourrait-on demander du bien fondé des incessantes attaques qu'il lança contre cette peste ?

Quelle terrible enseignement aussi pour les autres peuples menacés par le libéralisme !